

AGATHE
DUCOS

GREYMOOR HALL

CHÂTEAU
D'AMES



Également disponibles

Réseau Royal, Camille Versi

Réseau Royal, tome 2 – Révolution, Camille Versi

Réseau Royal, tome 3 – Reconquête, Camille Versi

Réseau Royal, tome 4 – République, Camille Versi

Le Palais d'Éros, Caro De Robertis

Sylphide, Tiphaine Bleuvenn

La Captive de Dunkelstadt, Magali Lefebvre

Lady Orgueil et Mister Préjugés, Bianca Marconero

La Malédiction de Waterdown, Maria Levski

Le Tableau du Hampshire, Amira Benbetka Rekal

Rosebridge Academy, Amira Benbetka Rekal

Les Ombres de Dambreville, Lady Raven

Les Chroniques des Winchester – Royally fake, Caroline Peiffer

L'été où j'ai contrarié un prince, Stella No

Ce roman, lauréat du Prix Romance au château 2026, a été découvert lors du concours d'écriture organisé en partenariat avec Librinova et les Éditions Pocket Romance, puis a fait l'objet d'un travail éditorial pour cette publication.

www.editions-chateaudames.com

© Château d'âmes, une marque des Éditions Jouvence, 2026

Route de Florissant, 97 – 1206 Genève – Suisse

info@editions-chateaudames.com

ISBN: 978-2-940787-20-3

Correction: Vediteam

Design de couverture: Studio Piaude

Illustration de la carte du duché: Le crayon s'emballe

Mise en page: SIR

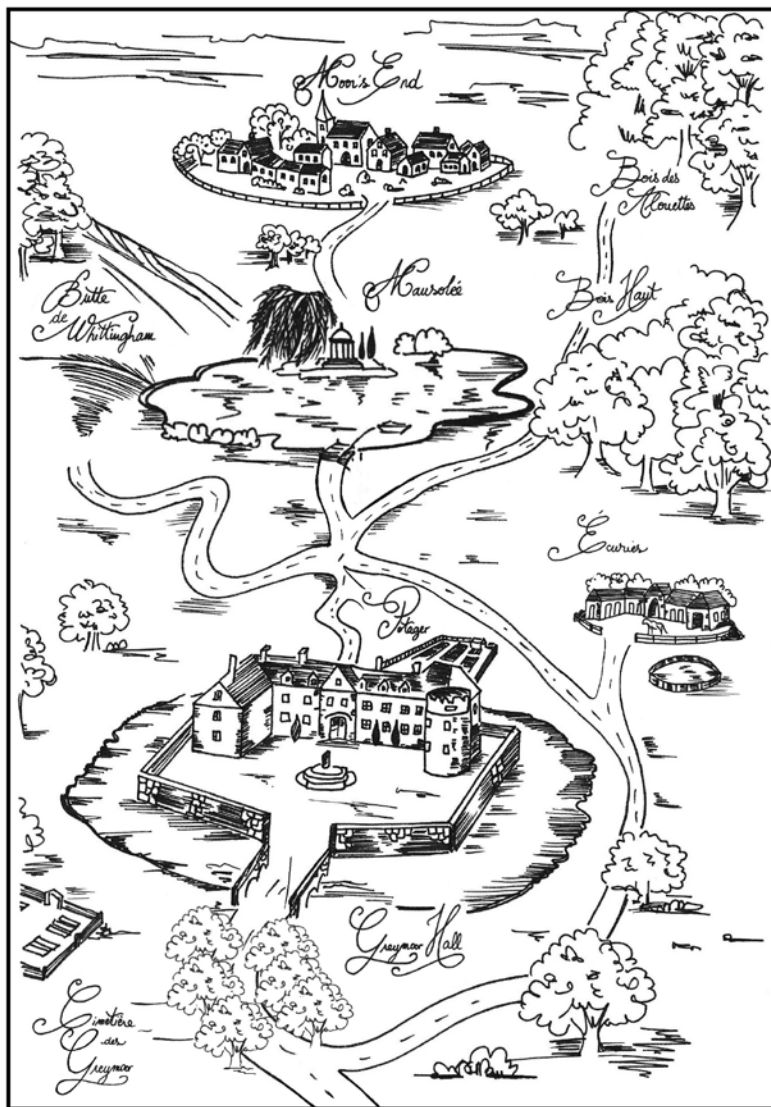
Tous droits de traduction, reproduction et adaptation réservés pour tous pays.



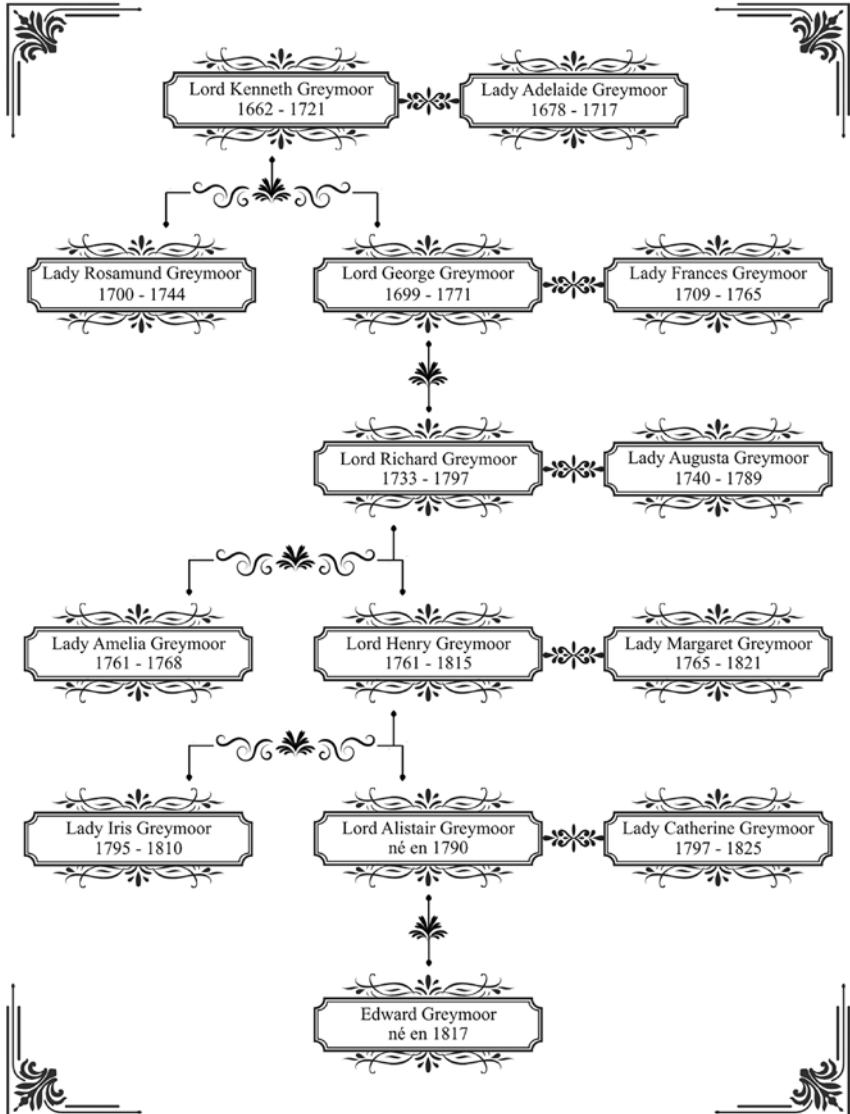
*À mes parents, qui m'ont transmis l'amour de la littérature,
de la musique et de l'art.*

*Merci de m'avoir offert ces trésors
qui continuent de nourrir chacun de mes rêves.*

CARTE DU DUCHÉ DES GREYMOOR



LIIGNÉE DES GREYMOOR



CHAPITRE I



LONDRES, OCTOBRE 1842

Le brandy demeurait obstinément muet. Edward Greymoor l'avait pourtant consulté avec toute la gravité qu'exigeait la situation : depuis une heure maintenant, dans l'atmosphère enfumée du club de St James's Street, un verre à la main et une lettre posée sur la table de bois verni devant lui.

Autour de lui, dans le salon de jeu, les conversations roulaient, les cartes claquaient, les rires fusaient dans une odeur entêtante de tabac et de sherry. La vie suivait son cours, assurée, tranquille – indifférente au fait qu'à vingt-cinq ans, l'héritier du duché de Greymoor venait peut-être de perdre la liberté qu'il croyait sienne.



Cette liberté qu'il avait si longtemps tenue pour acquise, comme si son rang pouvait l'en préserver.

Il n'avait jamais pensé que l'alcool pût se muer en conseiller avisé – à défaut de quoi les tavernes seraient devenues des temples de sagesse. Pourtant, il laissait les reflets du liquide l'hypnotiser lentement, comme si les volutes ambrées pouvaient finir par prendre la forme d'une solution acceptable.

Soigneusement alignés sur les murs tapissés, les portraits des anciens membres du club observaient la scène avec la condescendance de ceux qui avaient toujours fait ce qu'on attendait d'eux.

Edward, lui, ne s'y résignait pas.

Dans son fauteuil, il se tenait droit, comme on lui avait toujours appris à le faire. Son visage, taillé avec une précision presque sévère, adouci par des yeux gris clair, donnait l'illusion d'une parfaite retenue. Seule une mèche de ses cheveux bruns, trop épais pour demeurer parfaitement disciplinés, trahissait parfois un désordre plus intime lorsqu'il inclinait la tête vers son verre.

Cette maîtrise apparente ne trompait que ceux qui ne le connaissaient pas. Car derrière cette façade parfaitement entretenue, une résistance grandissait depuis des années.

Il détourna les yeux de son verre pour les poser sur la lettre scellée du blason des Greymoor. Il n'avait pas besoin de la relire pour en sentir le poids. Il la connaissait presque par cœur.

Il savait que le jour où le duc le sommerait de rentrer finirait par arriver. Il s'y était préparé – du moins le croyait-il. La santé de son père déclinait, et avec elle, l'équilibre fragile du duché. À la mort du duc, Edward hériterait d'un domaine sinistré, lourdement endetté. Il avait eu beau y travailler de longues heures,

sous la chaleur étouffante que les globes de verre répandaient dans la bibliothèque du club, il n'avait pas trouvé l'ombre d'une solution véritable.

Pourtant, d'après son père, tout pourrait être simple. Une seule décision le séparait du salut de Greymoor – encore fallait-il avoir le courage de la prendre.

Une alliance avec la fille de Paul Johnson. Le nom, à lui seul, suffisait à troubler son calme. Les scieries de l'industriel noircissaient déjà l'horizon de villages voisins; son influence, disait-on, s'étendait aussi vite que ses entrepôts. Son père parlait d'investissement. Edward n'y voyait qu'une intrusion.

Le domaine n'était pas une affaire à rentabiliser. C'était une terre façonnée par des générations, un équilibre qu'il refusait de voir livré aux bois abattus et aux comptes d'exploitation.

Et accepter une union qui tenait davantage d'un marché que d'un choix, Edward n'en avait aucune envie.

Il n'était pas hostile au mariage. Il connaissait trop bien son rang – et les devoirs qu'il imposait – pour se permettre de l'être. Mais il avait grandi dans un château où les non-dits imprégnaient les murs de pierre glacés, entre des parents qui s'évitaient pour ne pas se déchirer. Son père était froid et distant. Sa mère, aimante et dévouée, avait porté dans le regard une tristesse insondable, avant de mourir noyée dans le lac du domaine.

En grandissant, il n'avait pu se résoudre à considérer le mariage comme un simple contrat entre deux familles. Il lui en fallait plus. Une promesse sincère. Un amour véritable. Quelque chose d'assez fort pour ramener un peu de chaleur dans les brumes du duché – et dans son cœur.

Bien sûr, il n'en parlait jamais. On l'aurait raillé pour ce romantisme déplacé. Dans les cercles qu'il fréquentait, l'amour était accessoire, jamais une condition.

Perdu dans ses pensées, il sursauta presque lorsqu'une voix grave soupira derrière lui.

— Ah, mon ami ! Tu as manqué une sacrée partie ! J'ai pensé à toi en ramassant la mise.

Une main se posa sur son épaule, puis Lord Pembroke s'installa sans façon en face de lui. Brun, le visage fin, il arborait un sourire satisfait qui semblait avoir élu domicile sur ses lèvres.

— Hugh, dit Edward en inclinant la tête. Dois-je en conclure que tu ne t'es pas fait plumer cette fois-ci ?

— Absolument. J'ai même de quoi offrir un nouveau bracelet à Selina, répondit-il en tapotant fièrement sa poitrine. Rien n'apaise mieux une femme qu'un bijou bien choisi.

Le sourire du jeune homme s'élargit encore – si tant est que cela fût possible. Il tira une cigarette de la poche intérieure de sa veste, et, tout en l'allumant, adressa au barman un signe discret. Celui-ci acquiesça presque aussitôt.

— Tu fais une tête d'enterrement, Greymoor, observa Hugh en exhalant une bouffée de fumée.

— C'est l'idée, répondit Edward. Mon enterrement.

— Que se passe-t-il ? reprit Hugh, visiblement amusé. On t'a annoncé une union raisonnable ?

Edward reposa son verre comme s'il venait de prendre une décision, puis fit glisser la lettre sur la table qui les séparait. L'enveloppe crème à l'écriture noire et serrée s'arrêta juste sous le regard de son ami, qui haussa un sourcil avant de s'en emparer.

GREYMOOR HALL

— Ton père?

— Lis.

Hugh s'exécuta, la cigarette coincée entre ses lèvres. Lorsqu'il eut terminé, il tira une nouvelle bouffée et s'adossa nonchalamment à son fauteuil.

— Eh bien... voilà qui est intéressant. Ta famille a trouvé une solution à ses dettes, à ce que je vois.

— Ce n'est pas encore décidé.

— Allons donc. Elle sera sûrement charmante. Elles le sont toujours, avant le mariage.

Edward lui lança un regard irrité.

— Je ne cherche pas une jeune femme charmante.

Hugh éclata de rire.

— Et que cherches-tu donc? Une apparition céleste?

— Je cherche quelque chose qui ne se négocie pas, marmonnait-il au bout d'un certain temps. Qui ne s'achète pas à coups de dots et d'alliances. Quelque chose de vrai.

Hugh leva les yeux au ciel.

— Mon cher Greymoor, le vrai coûte cher et rapporte peu. Allez, ne fais pas cette tête! Tu croyais vraiment pouvoir y échapper encore longtemps?

Edward passa une main lasse dans ses cheveux. Au-delà des hautes fenêtres assombries du club, les lumières de Londres se noyaient dans la nuit. Il soupira.

Les éclats de rire et les conversations se mêlaient aux volutes de fumée des cigares autour de lui, mais les images des couloirs silencieux de Greymoor Hall s'imposèrent aussitôt à son esprit. Il repensa malgré lui aux regards évités, aux portes fermées et aux eaux noires du lac.

Depuis des générations, les unions de la famille se fissaient dans le silence. Sa mère n'y avait pas échappé. Peut-être était-ce pour cela qu'Edward avait toujours eu le sentiment qu'une ombre planait sur Greymoor Hall, sans jamais parvenir à en saisir la nature. Alors non, ce n'était pas un caprice. Il refusait simplement de condamner une autre existence à cette froideur-là.

— C'est vrai, reprit Hugh, inconscient des pensées de son ami. Ce n'est pas si terrible. Regarde-moi : marié, et toujours vivant !

Il continuait à parler, sans se départir de sa bonne humeur. À vingt-sept ans, le vicomte était déjà père de trois enfants. Quatre ans plus tôt, une mère ambitieuse avait obtenu de lui ce que tant d'autres avaient tenté de lui arracher sans succès : une promesse de mariage pour sa jeune fille, fraîchement lancée dans sa – déjà – deuxième saison. Hugh avait été séduit sur-le-champ. Non pas par le visage parfaitement oubliable de la promise, mais par les lignes hautement plus convaincantes de la dot et du titre, au bas du contrat. Le contrat, justement, s'était trouvé implicitement honoré à la naissance de leur troisième enfant – un garçon. Depuis, Hugh entretenait une maîtresse lorsque l'envie lui en prenait. La dernière en date était une danseuse de ballet nommée Selina.

— Ne m'en veux pas, répondit Edward avec une politesse un peu sèche, mais ta conception du bonheur parfait ne m'emballe guère.

Hugh haussa les épaules.

— Tu te compliques l'existence. Le mariage est un contrat. On en respecte les termes, chacun y trouve son compte, et la vie continue.

GREYMOOR HALL

À cet instant, le propriétaire du club apporta le verre de Hugh. Quand il demanda aux deux gentlemen s'ils souhaitaient dîner, Edward déclina. Hugh eut une petite moue déçue et avala une gorgée de brandy.

— Je ne peux pas rester, lui expliqua Edward. Mon père me demande de rentrer à Greymoor Hall demain. J'ai quelques affaires à mettre en ordre avant mon départ.

— Tu y vas... pour rencontrer l'heureuse élue?

— Pour discuter de la chose.

— Eh bien, capitula Hugh. Si je ne peux pas te convaincre de rester...

Il détourna le regard, et son visage s'éclaira.

— Oh! Voilà Connor, s'exclama-t-il en bondissant sur ses pieds. Je te laisse. Bon courage pour le mariage, n'oublie pas de m'envoyer une invitation!

Près de la lourde porte d'acajou, dans l'atmosphère feutrée des tentures de l'entrée, un grand jeune homme blond vêtu d'un complet noir impeccable venait de faire son apparition dans le club.

Edward avala une petite gorgée de brandy, puis, avec une grimace, posa le verre à moitié plein sur la table et le repoussa un peu plus loin.

L'alcool n'avait décidément pas été loquace, ce soir encore. Mieux valait ne pas insister.

Demain, il quitterait Londres. Et avec elle, peut-être, la possibilité d'attendre celle qu'il n'avait jamais rencontrée.

À Greymoor Hall se profilait une alliance qu'il n'avait pas choisie – et la crainte sourde de voir son avenir lui échapper.

CHAPITRE 2



Edward dormit à peine, cette nuit-là. Il se réveilla avant l'aube, s'habilla rapidement, puis tenta distraitement de coiffer ses cheveux indisciplinés. Abandonnant tout espoir d'y parvenir sans perdre patience, il attrapa sa sacoche et vérifia qu'elle contenait bien les dossiers qu'il comptait présenter à son père.

Depuis la fin de ses études d'économie politique, Edward consacrait l'essentiel de son temps à étudier les finances du duché. Comptes incomplets, estimations anciennes, documents manquants : il travaillait le plus souvent à partir d'informations fragmentaires, jalousement contrôlées par le duc.

Pourtant, chaque page représentait une tentative supplémentaire d'éviter que Greymoor Hall ne tombe entre les mains de Paul Johnson.



Les dernières économies que sa mère avait mises de côté pour lui permettre de vivre à Londres s'épuisèrent rapidement. Cette fois, il lui faudrait convaincre son père.

Il jeta un regard par la fenêtre de son salon. Le soleil se levait à peine, sous un ciel bas qui écrasait les toits. Dans la rue, la berline noire de son père l'attendait déjà, le long du trottoir jonché de feuilles mortes.

Même d'ici, se dit Edward, elle ressemble à un ordre.

Il descendit les marches de l'appartement qu'il louait, un peu plus bas dans St James's Street.

Le postillon, occupé à vérifier le sanglage des chevaux de l'attelage, ne l'entendit pas approcher. Lorsqu'il se rendit compte de sa présence, il s'excusa patement, bégayant presque :

— Monsieur Greymoor ! Laissez-moi prendre votre bagage.

Le garçon semblait très jeune. Edward ne l'avait jamais vu — mais après tout, cela faisait deux ans qu'il n'avait pas remis les pieds à Greymoor Hall. Tant que ses études puis ses recherches sur le duché lui avaient offert un prétexte pour rester à Londres et se tenir à distance de son père, il s'y était accroché avec soulagement.

En quelques mots, il rassura le postillon :

— Ne vous inquiétez pas. Je m'en sortirai seul.

Sa courtoisie était sincère. Mais elle tenait aussi du fait qu'il n'avait aucune envie qu'on l'aide à monter dans une voiture qu'il n'avait pas choisie. Edward ouvrit la portière aux armoiries écaillées, puis il s'assit sur la banquette.

Quelques secondes plus tard, le postillon monta sur le cheval de gauche, laissant à Edward une vue dégagée sur la rue, malgré

la brume matinale et les fumées des cheminées qui étouffaient Londres. Derrière les vitres de la berline, le monde semblait tenu à distance.

Les chevaux se mirent en mouvement dans un claquement de sabots sur les pavés humides. Edward serra la sacoche contre lui. Son père ne voudrait probablement rien entendre, mais il se devait d'essayer de le convaincre. Il entendait déjà sa voix : « Un Greymoor ne mendie pas. Un Greymoor épouse. »

Le trajet serait long jusqu'à l'Oxfordshire – une journée entière de voyage. Les chevaux seraient remplacés au moins deux fois en chemin, aux relais.

Edward soupira et observa une dernière fois les façades de pierre claire et les devantures impeccables de St James's Street. Quelques silhouettes élégantes se croisaient sans se toucher. À cette heure matinale, seuls quelques aristocrates étaient levés ; les autres se remettaient de leur soirée mondaine et ne quitteraient leur lit que plus tard dans la matinée.

À mesure qu'ils avançaient, la ville se densifia. Les rues devinrent plus étroites, les voix s'élevèrent ; la berline dut ralentir à plusieurs reprises. Des cris de marchands fendaient l'air, mêlés au roulement incessant des roues sur les pavés inégaux. L'odeur âcre du charbon s'infiltrait par les interstices de la voiture, collant à la gorge, tandis que des enfants filaient entre les fiacres avec une agilité fébrile.

Edward se tassa légèrement sur la banquette lorsqu'ils longèrent des entrepôts noircis, des canaux aux eaux immobiles, des murs rongés par la suie. La Londres qu'il avait l'habitude de fréquenter s'était effacée pour laisser place à une autre – plus

brute, plus fatiguée. Un monde que des hommes comme Paul Johnson érigeaient en modèle.

Puis, enfin, les bâtiments s'espacèrent. Les cris s'éteignirent. La route se fit plus cahoteuse, et se borda progressivement de haies basses et de champs détrempés. Sans s'en rendre compte, Edward relâcha la tension qui l'étreignait depuis son départ et s'enfonça dans la banquette de velours.

Le soleil filtrait à travers un voile de nuage. Le mois d'octobre avait recouvert les arbres d'un mélange de teintes dorées et roussies. Au milieu des champs, des chênes solitaires – parfois des ormes, ou des châtaigniers – s'étaient parés de leurs couleurs d'automne. Edward se laissa hypnotiser par l'horizon, et s'assoupit malgré lui.

Un cahot plus violent que les autres le réveilla en sursaut. La berline oscilla, grinça, puis ralentit brusquement. Par la fenêtre apparut une auberge modeste, coiffée d'un toit de chaume assombri par l'humidité. Un relais. Il était temps de remplacer les chevaux.

Le postillon mit pied à terre et disparut presque aussitôt dans l'écurie attenante à la bâtisse. Quelques minutes passèrent. Puis on frappa à la portière – deux coups timides. Edward ouvrit. Le visage du garçon était blême, bien que rougi par la fraîcheur de l'air et l'effort.

— Monsieur... Je suis désolé. Les chevaux ne sont pas tout à fait prêts. Ils... Ils vont arriver.

— Ne vous en faites pas, répondit Edward. J'avais envie de me gourdir les jambes, de toute façon.

Le soulagement du postillon fut immédiat. Avec un hochement de tête reconnaissant, il fila vers l'écurie à toutes jambes.

GREYMOOR HALL

Edward descendit de la berline. Ici, l'air n'avait plus rien de l'atmosphère lourde de Londres : il portait des odeurs de sous-bois, de terre humide et de fumier tiède. Il inspira profondément, comme s'il découvrait de nouveau ce que respirer voulait dire.

Contournant l'auberge, il perçut les éclats de voix et de rire qui filtraient de la salle commune par les fenêtres opaques. Une chaleur simple, bruyante, imparfaite. Il ne put s'empêcher de sourire. La vie n'était pas clémente pour ces gens – il le savait. Pourtant, à cet instant précis, il les envia. Ils n'avaient ni duché à sauver de la ruine ni mariage arrangé à éviter. Seulement la nécessité du jour.

Lorsque les chevaux furent enfin remplacés, Edward reprit place dans la berline. Le postillon claqua de la langue, les rênes frémirent, et la route se déroula de nouveau devant eux.

Greymoor Hall l'attendait.



À mesure que la berline progressait sur les routes serpentant entre les arbres, Edward sentit son corps se raidir peu à peu, comme si pénétrer les limites du domaine réveillait une douleur ancienne.

Le duché de Greymoor s'étendait sur des hauteurs boisées au sud d'Oxford, entre les méandres paresseux de la Tamise et les terres basses qui menaient à Londres. Un territoire ancien, discret, que les voyageurs traversaient rarement sans une bonne



raison. Des routes plus sûres avaient été construites à l'est depuis longtemps pour relier Londres à Oxford, et la haute société, qui autrefois y passait des saisons mondaines aux côtés de la Couronne, n'y était plus revenue depuis des années.

À la tombée du jour, le château apparut, massif et silencieux. Sa façade de pierres, autrefois claires, s'était assombrie au fil des saisons et des pluies répétées. Seules quelques fenêtres laissaient filtrer une lumière orangée, comme des yeux observant ceux qui osaient revenir. L'ensemble semblait figé, retenu hors du monde.

La berline remonta l'allée bordée de magnolias centenaires dont les branches se rejoignaient au-dessus du chemin, formant une voûte sombre. Le crépuscule s'épaississait à mesure qu'ils approchaient du lourd portail de fer forgé.

Lorsque les chevaux franchirent le pont de pierre enjambant les douves, la lumière déclina presque instantanément. L'ombre de Greymoor Hall avait fini d'engloutir les derniers rayons du soleil.

Le corps d'Edward se souvint avant lui. Des couloirs trop longs. Des voix trop basses. Des portes qui se fermaient sous son nez. Le jeune homme serra un peu plus la sacoche contre lui. La cour intérieure s'ouvrit devant eux dans un craquement de roues sur le gravier, et la berline s'immobilisa enfin. Il resserra les doigts sur la poignée de la portière. Puis il descendit.

Sur les marches l'attendaient deux domestiques qu'il ne reconnut pas. Ils se tenaient légèrement en retrait derrière M. Taylor, le valet de chambre du duc. Au premier plan, l'intendant, M. Caldwell, demeurait parfaitement droit malgré son âge. Son regard ne trahissait ni surprise ni chaleur. Il s'inclina devant Edward avec une précision presque mécanique.

GREYMOOR HALL

— Monsieur. Bienvenue à Greymoor Hall.

Puis il s'effaça pour le laisser passer.

Edward inspira, et posa le pied sur la première marche.

La rigueur du château ne lui avait pas manqué. Dès le seuil franchi, les années qu'il avait passées loin d'ici s'effacèrent d'un coup.

À Greymoor Hall, le passé semblait toujours attendre.

CHAPITRE 3



Le hall d'entrée de Greymoor Hall était comme figé dans le temps. Tout, dans ces immenses volumes, était exactement comme dans sa mémoire. Même les yeux fermés, Edward aurait pu décrire chaque tableau, chaque meuble verni, chaque détail de l'épais tapis sur lequel il se tenait. Dire que l'aristocratie anglaise était réticente au changement était un doux euphémisme.

— Monsieur Greymoor, votre père vous attend dans son bureau, annonça l'intendant Caldwell d'une voix raide dans son dos.

— Merci, monsieur Caldwell. J'y vais de ce pas.

Edward ne bougea pas pour autant. Il attendit que l'homme s'éloigne, dans un claquement de pas sur les dalles de pierre. Il prit une inspiration lente. L'air était frais, chargé d'une odeur de cire, mêlée à celle, légèrement écoeurante, de renfermé. Dans l'âtre monumental, seules quelques braises rougeoyaient encore, comme si le château lui-même n'aspirait plus qu'à s'éteindre.



Il se tint là, balayant du regard cette entrée qui déployait tout le faste qu'un manoir tel que Greymoor Hall pouvait offrir. Des arcades, de chaque côté de la pièce, menaient à la salle à manger, aux salons, à la salle de bal, et au jardin d'hiver, abrité entre ses larges pans de murs vitrés. Face à lui, le majestueux escalier de pierre à la rambarde sculptée desservait l'étage.

Le lieu était digne d'un duc, à n'en pas douter. Pourtant, de subtils indices dévoilaient la vérité à ceux qui savaient y regarder de plus près. Les teintes dorées et cramoisies du tapis avaient fané – et quelques bordures s'effiloçaient, par endroits. Aucun bouquet ne trônait sur la table circulaire au centre de la pièce, comme autrefois, lorsque sa mère rapportait de grandes brassées de fleurs des champs de ses promenades.

À droite, au fond de la salle de bal vide, le couvercle du grand piano de la duchesse était fermé. Pendant une seconde, Edward crut presque entendre les premières notes du morceau qui s'élevaient sans cesse sous ses doigts dans le silence du château. La *Sonate au clair de lune* de Beethoven. Une douleur sourde lui noua le ventre. Depuis la mort de sa mère, chaque note de cette mélodie était devenue un cruel rappel de son absence.

Il la revit un instant, assise devant le piano, ses mains glissant sur les touches d'ivoire et d'ébène avec cette gravité étrange qu'il percevait déjà enfant.

Edward chassa brusquement le souvenir et détourna le regard.

Depuis la disparition de Lady Catherine Greymoor, personne n'avait plus osé soulever le couvercle de l'imposant instrument. Lui-même s'en tenait éloigné. Seuls les passages des domestiques empêchaient désormais le bois verni de disparaître sous un voile de poussière.

Cherchant toujours le courage de se mettre en mouvement, Edward se tourna vers une série de portraits alignés sur le mur, au-dessus de l'âtre. Les précédents Lords Greymoor, fiers et dignes dans leur camisole de peinture à l'huile, le toisaient de leur regard austère.

Edward n'avait jamais eu aucune envie de les rejoindre sur leur mur. La piètre santé des lieux n'était même pas en cause : quelque chose dans ce château l'avait toujours repoussé. Comme si les murs avaient une mémoire plus longue que la sienne. Était-ce la perspective des responsabilités à venir, ou le poids d'un titre qui ne l'avait jamais intéressé ? Il ne le savait pas lui-même.

Ce qu'il savait en revanche, c'est que le fils d'un duc n'échappe pas à son destin. Pour honorer la mémoire de sa mère, il ferait l'effort de revenir – et de se montrer à la hauteur.

Edward détacha le regard des tableaux austères et se frotta les tempes. Le voyage avait été long – mais tout n'était pas perdu. Peut-être arriverait-il à faire entendre raison à son père.

Il tapota la sacoche qu'il portait contre sa hanche dans un geste superstitieux et, rasséréiné par les documents qu'il comptait opposer à son père, s'engagea vers les vingt marches de pierre qui s'élevaient devant lui.

Au premier étage, au bout d'un interminable couloir fait d'angles et de recoins, se trouvait l'étude de Lord Greymoor. Seuls M. Caldwell et M. Taylor étaient autorisés à y pénétrer – pour tous les autres, domestiques comme proches, l'entrée en était strictement défendue. Enfant, Edward ne s'aventurait jamais dans cette partie du château, trop angoissé par ce qui pouvait bien s'y tramer pour justifier une interdiction aussi absolue.

Lorsque plus tard, au début de son adolescence, son père l'y admit enfin, Edward comprit rapidement qu'il valait mieux s'en tenir éloigné : injonctions et brimades l'attendaient presque toujours derrière la lourde porte de chêne. Son départ pour Eton College, quelques mois plus tard, lui fournit un prétexte idéal pour éviter l'étude de Lord Greymoor. Il ne revint plus qu'aux vacances, prenant toujours soin de rester loin de cette pièce qui ne lui inspirait rien de bon.

Dans le sombre couloir éclairé par quelques lampes à huile, un rai de lumière filtrait sous la porte du bureau. Edward se tint un moment immobile. Le bois sombre, patiné par les décennies, portait encore les marques de coups anciens – des creux, presque effacés, dont il ne savait s'il s'agissait d'accidents ou de gestes de colère.

Derrière cette porte, son père l'attendait.

Le jeune homme resta immobile une seconde. L'air du couloir était aussi figé que lui ; le château semblait suspendu à son geste. Pendant un instant absurde, Edward eut envie de rebrousser chemin, de redescendre les marches, de se fondre dans l'anonymat des couloirs secondaires.

Mais il n'était plus l'adolescent de retour de pension, qui craignait les reproches d'un père trop exigeant. S'il était le futur Lord Greymoor, il devait se comporter comme tel. Et se faire entendre.

Il frappa deux coups qui résonnèrent dans le couloir vide. Lorsqu'il posa la main sur la poignée finement martelée, le métal froid lui mordit la paume.

— Entre, gronda la voix grave du duc, sans qu'il ait eu besoin de s'annoncer.

Lord Alistair Greymoor se tenait assis derrière son bureau massif, les mains jointes sur le cuir usé du sous-main. Les années avaient marqué son visage sans émousser son autorité : des tempes grises, une mâchoire ferme, et des yeux d'un bleu si pâle qu'ils en semblaient presque transparents. Edward sentit malgré lui naître l'espoir absurde d'un accueil moins glacial qu'à l'ordinaire. Mais le duc ne se leva pas, se contentant de poser un regard froid sur son fils. Il n'y avait chez lui aucune trace de joie de le retrouver ainsi – seulement l'agacement d'avoir attendu.

— Tu es en retard.

— Veuillez m'excuser, père. Les routes étaient difficiles à emprunter. Les pluies de ces derniers jours ont creusé de profondes ornières sur les chemins de terre. De plus, le postillon a fait de son mieux, mais nous avons été retardés à la dernière poste : les chevaux n'étaient pas prêts.

— On ne peut plus compter sur personne de nos jours, siffla le duc. Tous incapables de faire leur travail correctement. Je ferai dire à M. Berrick de ne jamais le réengager.

Le cœur d'Edward se serra à la mention du nom du maître d'écurie. William Berrick lui avait appris à monter à cheval, autrefois. Il se souvenait d'après-midi entiers passés dans les écuries, de l'odeur du foin, de la patience bourrue de l'homme, et de la douceur massive des chevaux du duc.

Il se força à revenir au présent et pensa au pauvre garçon qui l'avait conduit toute la journée. La dernière phrase du duc résonna dans son esprit.

— Il n'était pas en faute, père. Ne le punissez pas, ce n'est pas mérité.

Le duc écarta la remarque d'un geste sec, les sourcils froncés, comme on balaie une poussière importune.

— Si tu le dis. Assieds-toi.

Edward obéit sans relever les yeux. Le cuir du fauteuil crissa sous son poids, trop fort dans le silence du bureau.

— Bien. Ne perdons pas de temps. Les Johnson arrivent demain, avec leur fille, M^{lle} Rosalind. J'attends de toi de la bonne volonté, et les manières que je t'ai inculquées, fils.

Edward prit le temps de répondre. Si son père attendait de lui une obéissance aveugle, il risquait d'être déçu.

— Père... commença-t-il, d'une voix plus calme qu'il ne l'aurait cru. Je ne souhaite pas épouser cette jeune fille.

Le silence qui suivit fut bref, presque imperceptible – juste assez long pour qu'Edward espère, une fraction de seconde, avoir été entendu.

Le duc se pencha brusquement en avant. Une quinte de toux sèche et sifflante lui déchira la poitrine. Le son, rauque et creux, résonna contre les boiseries du bureau, s'acharnant sans rythme ni retenue. Il porta un mouchoir à ses lèvres, mais dut s'y reprendre à deux fois pour retrouver son souffle. Lorsqu'il l'éloigna de sa bouche, une tache sombre obscurcissait le tissu.

Il se redressa enfin. Son visage avait perdu toute couleur, à l'exception de la rougeur diffuse qui marquait ses pommettes. Ses yeux brillaient d'un éclat dur, presque fiévreux.

— Tu ne sou... tenta-t-il, avant qu'une nouvelle toux ne vienne briser le mot en deux.

Il chercha l'air, s'agrippant au bord du bureau comme à une bouée, puis releva lentement la tête vers Edward.

— Tu ne *souhaites pas* l'épouser? répéta-t-il enfin d'une voix étranglée.

La vaste pièce sembla soudain trop étroite, saturée de cette respiration laborieuse et de la colère sourde qui émanait des mots de son père. Edward ouvrit la bouche pour répondre, mais le duc ne lui en laissa pas le temps.

— Tu n'auras pas le choix.

Lord Greymoor marqua une pause, courte mais calculée, puis reprit d'un ton plus bas, presque las :

— Je t'ai laissé vivre ta vie comme tu l'entendais, fils. Une indulgence qui ne m'a valu que des déceptions.

Edward serra les poings jusqu'à sentir la morsure de ses ongles dans ses paumes.

— J'ai supporté tes jérémiades, financé tes caprices, tes sorties, ta vie de débauché...

L'injustice le frappa de plein fouet. Il sentit le rouge lui monter aux tempes, une chaleur qu'il dut contenir de toutes ses forces pour ne pas laisser exploser ce qu'il retenait depuis trop longtemps.

— C'est ma mère qui a financé mes études, père, siffla-t-il malgré lui. Sur sa dot.

Un éclat glacé traversa aussitôt le regard du duc. Il inspira lentement ; lorsqu'il répondit enfin, sa voix s'était durcie.

— Si tu ne veux pas voir les Greymoor perdre le duché, tu obéiras. Johnson est le seul à nous avoir tendu la main.

Edward n'y tint plus.

— Il a tendu la main à notre titre, père, répliqua-t-il. Pas à Greymoor.

Un rictus se dessina lentement sur les lèvres du duc. Il attendit, l'air mauvais.

Puis, d'une voix grave, il asséna son dernier coup :

— Assume tes devoirs. Pense à ce que dirait ta mère.

Une colère sourde se mit à bouillonner au plus profond d'Edward. Malgré les années écoulées, il se trouvait ramené à la place de l'adolescent fébrile qu'il avait été jadis, écrasé par l'autorité paternelle. Mais il n'était plus un enfant. Il reconnaissait les mensonges et les manipulations pour ce qu'ils étaient. Sa vie était raisonnable, équilibrée, loin des frasques que le vieil homme lui prêtait avec tant de facilité.

Il y avait un terrain sacré sur lequel il refusait qu'on s'aventure.

Le souvenir de sa mère.

Aussitôt, les images lui revinrent avec une netteté si douloureuse qu'elles lui coupèrent le souffle. L'eau sombre du lac. La barque renversée, dérivant près des roseaux. Le silence étrange qui avait envahi le château ce jour-là, malgré l'agitation et les murmures étouffés des domestiques.

On lui avait dit qu'il s'agissait d'un accident. Que la duchesse ne savait pas nager.

Il avait huit ans.

Son père était rentré seul, ce matin-là.

Edward avait grandi sans la douceur de sa mère, son absence cruelle logée au creux de la poitrine. La mort de Lady Catherine restait pour lui une blessure jamais refermée.

Edward releva les yeux vers le duc.

— Ne prononcez pas son nom pour défendre ce mariage.

Le bureau sembla se contracter autour d'eux.

GREYMOOR HALL

Lord Greymoor se figea, surpris moins par les mots que par le ton. Son fils ne l'avait jamais contredit ainsi.

— Ta mère comprenait ce que signifie appartenir à une lignée, répliqua-t-il froidement. Elle n'aurait jamais laissé le duché sombrer pour une lubie sentimentale.

Edward sentit la colère remonter en lui.

— Ce n'est pas une lubie, protesta-t-il, la voix basse mais ferme.

Il ouvrit la sacoche d'un geste maîtrisé et en sortit les feuillets soigneusement classés. Il les étala sur le bureau.

— Regardez.

Le duc jeta un coup d'œil distrait aux colonnes de chiffres.

— Si nous restructurons les baux des terres basses et relançons la culture du lin, les rendements pourraient doubler en trois ans.

— Avec quel capital ?

— Un emprunt mesuré.

Le duc eut un rire sec, sans joie.

— Personne ne nous prêtera.

Edward ne se laissa pas démonter.

— Nous pourrions créer un haras. En faire notre atout principal. Nos lignées sont encore respectées. Si nous investissons dans deux étalons supplémentaires et modernisons les installations, nous attirerons des acheteurs sérieux.

— Tu rêves, Edward.

La phrase sonna comme une sentence.

— Et les bois ? reprit le jeune homme. Les droits de chasse sont sous-exploités. Une gestion rigoureuse suffirait à stabiliser...

Le duc frappa du plat de la main sur le bureau. La quinte de toux qui suivit le plia en deux. Cette fois, elle dura plus longtemps. Lorsqu'il retira le mouchoir de ses lèvres, la tache écarlate était plus large que la première fois.

Edward détourna brièvement les yeux.

— Tu n'as aucune idée de l'état réel de nos dettes, lâcha finalement son père. Avant même d'investir, il faudrait renflouer des années de mauvais revenus. Paul Johnson nous offre une solution immédiate. Propre. Définitive.

— Définitive pour qui ? demanda Edward.

Le regard pâle du duc se durcit.

— Libre à toi, après ma mort, de jouer les réformateurs. Mais tant que je vivrai, tu feras ce qui est nécessaire.

Un lourd silence s'installa.

— Si tu refuses, le duché tombera. Et ce sera toi que l'Histoire considérera comme responsable de l'effondrement de Greymoor.

La phrase était calculée. Cruelle.

Edward se redressa lentement.

— Je sauverai Greymoor. Mais je ne l'achèterai pas au prix d'une existence entière.

Le duc renifla, un rictus de mépris sur les lèvres, tandis que ses yeux brillaient d'un éclat presque fiévreux.

— Tu crois encore que l'on choisit sa vie ? Un Greymoor ne choisit pas. Il assume.

Le mot resta suspendu entre eux.

Edward sentit la fatigue du voyage, la faim, la colère et la peur se mêler en une tension brûlante sous ses côtes. Mais il ne baissa pas les yeux.

Pas cette fois.

CHAPITRE 4



Lorsqu'Edward quitta enfin l'étude de son père, le château lui parut plus sombre encore qu'à son arrivée. Les lampes à huile avaient été réduites au strict minimum, noyant les couloirs dans une pénombre glaciale.

Au bas de l'escalier principal, M. Caldwell l'attendait avec sa rigueur habituelle. Il l'informa que sa chambre était prête dans l'aile est et que le dîner lui serait servi dans la grande salle à manger.

Edward se dirigea vers la vaste salle vide, où une table de bois massif avait autrefois accueilli la haute société londonienne. Ce soir, elle semblait n'attendre qu'un héritier docile.

Mais il ne s'y arrêta pas. À la place, il poursuivit son chemin jusqu'à une porte discrète, découpée dans les panneaux de bois sculpté du mur du fond.



— Ne m’attendez pas, monsieur Caldwell, lança-t-il en se retournant vers l’intendant. Je prendrai mon repas en bas.

Les joues du vieil homme s’empourprèrent, mais il ne broncha pas. Il s’inclina avec dignité.

— Très bien, monsieur, répondit-il d’une voix étouffée. Comme vous voudrez.

Un petit escalier de bois menait aux quartiers des domestiques, un lieu qu’un futur duc n’était pas censé connaître. La bienséance n’aurait pas supporté une telle intrusion. Mais puisque son père le traitait encore comme un enfant, Edward estima qu’il dînerait comme tel.

Après la mort de sa mère, il descendait souvent fureter dans la ruche des cuisines et de l’office – au grand dam de M. Caldwell qui, déjà à l’époque, voyait d’un très mauvais œil les escapades du jeune héritier.

Edward fit courir sa main sur la rampe de corde et manqua de trébucher sur la dernière marche. Après toutes ces années, personne n’avait remplacé la planche vermoulue. Certaines choses ne changeaient jamais à Greymoor Hall.

Il déboucha dans la petite pièce aux murs couverts d’un enchevêtrement de clochettes.

À droite, un long couloir menait aux quartiers des domestiques, déjà plongés dans le noir. À gauche, une lumière chaude vacillait : les cuisines n’étaient pas encore endormies.

Guidé par l’odeur rassurante de pâtisseries en train de cuire, Edward avança sans bruit. Sur la lourde table de bois, au centre de la pièce, M^{me} Brown pétrissait la pâte à pain du lendemain,

dans un calme que seul le crépitement discret du fourneau troublait. Ses mains étaient blanches de farine ; lorsqu'elle s'essuya le visage du revers du poignet, elle laissa une trace pâle sur sa joue.

Edward sourit, et inspira profondément l'air chargé de vanille et de cannelle.

— Rien ne me remplit plus de joie que l'odeur de cette cuisine, madame Brown, murmura-t-il.

La petite femme sursauta, et se redressa vivement.

— Monsieur Edward ! s'écria-t-elle, le visage soudain éclairé.

Puis, prenant un air sévère auquel il ne crut pas un instant, elle le gronda gentiment :

— Mais que faites-vous donc ici ? Ce n'est pas un endroit pour vous. Filez avant que M. Caldwell ne vous voie !

— Sachez, madame Brown, que M. Caldwell est parfaitement au courant de ma présence ici, répondit Edward avec un sourire espiègle. Et, entre nous, il adore l'idée.

M^{me} Brown pouffa et posa sur lui un regard doux, attendri. Ce jeune homme beau et élancé, elle avait l'impression de ne pas l'avoir vu grandir.

— Asseyez-vous. Je vous avais gardé une assiette au chaud.

Elle délaissa sa pâte pour aller chercher le dîner, qu'elle posa devant lui : une viande en sauce sombre et brillante, accompagnée de légumes dorés, luisants de beurre.

Dans un sens, se dit Edward, il y avait du bon à rentrer à la maison. M^{me} Brown reprit le pétrissage de sa pâte, laissant le futur duc manger dans l'intimité feutrée de la pièce. Pendant quelques minutes, seuls le crépitement du feu et le tintement des couverts occupèrent l'espace autour d'eux.

Puis Edward demanda, d'un ton redevenu sérieux :

— Madame Brown... Comment allez-vous ?

La cuisinière leva vers lui un regard sincèrement surpris.

— Comment cela, monsieur Edward ?

— Eh bien, j'aimerais que vous me disiez comment vous allez, vous, répondit-il gravement. J'aimerais savoir si des sujets vous pèsent... Si quelque chose ici devrait être fait autrement.

M^{me} Brown attrapa le torchon accroché à la ceinture de son tablier et entreprit de s'essuyer les mains – tâche ardue, tant la farine et la pâte y étaient incrustées.

— Eh bien... je n'ai jamais vraiment réfléchi à la question, éluda-t-elle.

— Je vous le demande sincèrement.

Elle l'observa longuement, comme si elle essayait de sonder ses intentions.

— Il y a bien quelques petites choses... admit-elle enfin.

Edward se contenta d'un signe de tête pour l'encourager.

— Les restrictions budgétaires sont compréhensibles, si l'on considère le peu d'invités que nous avons eus ces dernières années. Je n'ai pas à me plaindre ici, dans ma cuisine : j'y suis bien lotie. Ce sont plutôt les autres employés... pour qui les choses deviennent parfois difficiles.

— Les autres ? l'invita-t-il à poursuivre.

— Les femmes de chambre, les valets de pied, les jardiniers... murmura-t-elle. Certains disent qu'ils ne sont pas assez nombreux pour entretenir Greymoor Hall. D'autres, qu'ils ne sont pas suffisamment payés. Et c'est un peu pareil au village, vous savez...